Le contre amiral JOHN C. WATSON.

ADOPTION

—DE—

L'ORDONNANCE

DE DRAINAGE.

Nous nous préoccupons vivement des affaires générales de notre grande république, et nous avons raison. Nous applaudissons bruyamment et cordialement à ses gloires, à ses progrès, comme nous sympathisons avec ses tristesses et ses malheurs; rien de mieux.

Il ne faut pourtant pas oublier les affaires locales, les plus importantes de toutes, en définitive, puisqu'elles sont la base de toute prospérité, non seulement pour nous et nos familles, mais aussi pour la communauté, pour l'Etat, pour l'Union, pour le Nouveau Monde.

C'est donc avec plaisir, avec fierté, que nous annonçons l'adoption, à l'unanimité, par acclamation, pour ainsi dire, de tous les articles, sans exception, de la fameuse ordonnance relative au drainage et aux égouts.

Il n'y a plus à en douter aujourd'hui, tout le monde, à la Nouvelle-Orléans, sans distinction de classe, d'origine ou de parti, est en faveur des grands travaux publics, en cours d'exécution, et dont nous suivons tous les progrès avec tant d'anxiété, tant de satisfaction.

Il faut, comme nous le faisons, vivre constamment avec notre population; il faut prendre franchement part à ses joies et à ses tristesses, à ses mauvaises comme à ses bonnes fortunes de tous les jours, de toutes les heures, pour comprendre à quel point une pareille nouvelle peut jeter d'allégresse et de fierté dans les esprits.

Certes, nous avons longtemps attendu, rue de Chartres spécialement; nous y avons beaucoup souffert; mais du moment que nos vœux sont accomplis, du moment que les travaux d'où dépend la prospérité de la communauté sont, nous ne dirons pas seulement commencés, mais presque terminés, et qu'il n'y a plus qu'à mettre la dernière main à l'œuvre, tout est oublié.

Nous ne songeons plus qu'à remercier ceux à qui nous devons ces bienfaits et à bénir leurs noms. Sans doute, tout n'est pas fini; il reste encore beaucoup à faire; mais, en toute chose, il n'y a que le premier pas qui coûte. Il est fait, et une communauté comme la nôtre ne peut s'arrêter en si beau chemin. C'est la transfiguration de notre ville qui commence. Il faut nous attendre à de bien autres transformations. N'est-ce pas aux travailleurs de la onzième heure qu'une grande parole a promis la gloire, le triomphe?

Procès fin de Siècle

La division des âges en siècle ou en période de cent ans est assurément tout arbitraire.

Cependant, on dirait que le destin se fait complice de cette convention, car chaque siècle a quelque chose de tout particulier qui le distingue.

Jean-Paul Richter a dit, je ne sais plus où, que ce monde terrestre est toujours soumis à l'influence d'un des innombrables démons qui ont suivi Lucifer au sombre empire et que ce démon est remplacé tous les cent ans. Un démon par siècle. Le dix-huitième siècle était sous le coup d'Asmodée, diable léger, spirituel et libertin....J'ai bien peur que le dix-neuvième soit sous le coup de Béhémoth, démon méchant, loud, pédant, stupide et insane.

En cherchant bien, nous trouverons que la fin de chaque siècle a été signalée par un procès extraordinaire, caractéristique de ses défauts, de ses vices et de ses ridicules, et qui, en somme, le résumait.

Sans remonter plus haut, la fin du dix-septième siècle nous offre l'extraordinaire procès connu sous le nom de l'affaire de la chambre ardente.

Jamais plus étrange affaire—ou plutôt jamais accumulation de plus étranges affaires—n'avait stupéfait le monde civilisé.

Il ne s'agissait plus d'un fou criminel, d'une sorte de monstre comme le maréchal de Rays, lequel avait égorgé ou martyrisé des centaines d'enfants pour satisfaire une abominable manie de meurtre.

C'était le "dessus du panier" de la haute société, la fine fleur de la Cour et de la ville, qui se trouvait collectivement impliqué dans une série d'accusations abominables—empoisonnements, meurtres, envoûtements, sortilèges de toutes sortes.

Un magistrat plus terrible qu'austère et plus redoutable que respectable, le président La Reynie présidait, pour connaître de ces crimes, un tribunal d'exception nommé "la chambre ardente".

On l'a fortement accusé de s'être fait en cette occasion, l'instrument es vengeances du Roi. La vérité est qu'en suscitant la mise en accusation de personnages aussi importants que a duchesse de Bouillon, la comtesse de Soissons où le maréchal de Montmorency, Luxembourg, Louis XIV faisait simplement acte d'impartialité.

La société française, sous son règne, était assez fortement constituée pour que les têtes les plus élevées ne fussent point à l'abri des lois, et quoi qu'en disent les manuels historiques des Paul Bert et des Compayré à l'usage des écoles laïques, la raison d'Etat n'empêchait pas, sous l'ancienne monarchie française, les plus hauts personnages de payer leur dette à la société.

Des empoisonneurs et des sorciers notoires comme Guibourg, la Voisin et la Vigoureux expièrent leur méfaits sur le bûcher.

Cette Voisin n'était pas une criminelle vulgaire. C'était au dix septième siècle, un Jean Hiroux femelle.

Le jour de son supplice, disent les chroniques du temps, elle fit la débauche avec ses gardiens et elle était ivre quand on la conduisit au bûcher.

Mme la duchesse de Bouillon, gardant la façon aristocratique qui convenait à son état, ne laissa pas que de montrer elle-même un assez joli cynisme.

Comme le président La Reynie lui demandait si elle avait vu le diable, elle lui répondit:

—Il me semble que je le vois en ce moment, en robe rouge, et il est fort laid!

Le maréchal de Luxembourg, mis à la Bastille, montra une faiblesse qui stupéfia ses amis.

En somme, tous ces grands seigneurs n'étaient guère coupables que de curiosité malsaine. Ils avaient voulu voir le diable et assister à des sortilèges; aujourd'hui on se contenterait de les traiter de toqués.

La grande affaire qui signala la fin du dix-huitième siècle fut l'inoubliable procès du collier de la reine, dont les péripéties sont fixées dans toutes les mémoires.

On peut dire sans témérité, que toutes les extravagances du siècle dit des philosophes se résument en cet incroyable roman, plus curieux encore dans la réalité que dans l'ingénieuse fiction du vieil Alexandre Dumas.

Un cardinal dupe d'un charlatan comme Cagliostro, une intrigante rusée et à demi folle, des aventurières bizarres, de grands seigneurs mêlés à des gens de sac et de corde—tout y est. C'est le triomphe d'Asmodée. Il y a là beaucoup de corruption, mais toujours de l'élégance. C'est *joliment hideux*, comme disait Chamfort.

Les héros de cet étrange aventures eurent des destinées diverses—et peu dans la logique de leur rôle. Un certain vague subsiste sur la fin de Cagliostro; le cardinal de Rohan mourut pieusement après une existence agitée; la comtesse de Valois fut tuée dans une orgie, et son mari—un triste sire s'il en fut—vécut jusqu'à plus de quatre-vingts ans du jeu et de mendicité à domicile. Choses bizarre, vers 1815, on le recevait dans certains salons parisiens, d'ailleurs fort exclusifs. Victor Hugo constate cette anomalie dans un curieux chapitre des *Misérables*.

Hélas! la victime de cette iguoble machination, l'infortunée Marie-Antoinette, mourut en martyre sur l'échafaud révolutionnaire, et il n'est que trop certain que les calomnies accumulées sur elle lors de l'affaire du collier ne furent point étrangères à l'impopularité dont elle fut l'objet. "Calomniez, il en restera quelque chose", disait Beaumarchais, qui ne reculait pas devant la médisance.

Le procès de la fin du dix-neuvième siècle, vous le connaissez—c'est le procès Dreyfus.

Je ne pense pas que jamais affaire judiciaire ait à ce point agité l'opinion de l'univers entier.

Lorsque l'on pourra parler de sang-froid de cette effroyable affaire on reconnaîtra qu'elle caractérise bien notre temps—mais n'insistons pas sur ce sujet. A moins d'être aussi prophète que Nosrradamus, nul ne pourrait dire de quelle façon ce procès fin de siècle—qui durera peut-être encore au commencement du siècle prochain—peut influer sur les destinées de la France.

PIANOS STEINWAY, KNABE, SHONINGER, MEHLIN, BEHR, WALDORF, SINGER, SOHMER, FISCHER.
MEILLEURES FABRIQUES,
PRIX LES PLUS BAS,
CONDITIONS LES PLUS FACILES.
715 RUE DU CANAL.
GRUNEWALD.

LA CONFERENCE

—DE—

LA HAYE.

D'un correspondant:

Le comité de rédaction de la troisième commission [médiation et arbitrage] a tenu récemment une importante séance à laquelle MM. de Staal, sir Julian Pauncefortе, le comte Nigra et les huit membres du comité assistaient.

Les articles 7 à 12 inclusivement du projet russe ont été examinés et revisés presque sans modification. Ces articles portent sur l'arbitrage international.

Les Américains ont déclaré qu'il ne pourraient pas adopter l'article 10, portant que la question monétaire et celle des canaux interocéaniques soient obligatoirement portées devant le tribunal d'arbitrage.

La troisième commission entière a siégé un jour ou deux après pour examiner le travail accompli jusqu'à présent par le comité de rédaction. Ce dernier s'est réuni et a abordé un point plus important à l'occasion de la discussion de l'article 13, visant l'établissement d'un tribunal d'arbitrage sur lesquels les projets russe, anglais et américain sont en présence. Ces trois projets seront fondus en un seul.

Le travail effectué aujourd'hui constitue un énorme progrès. On a constaté le désir unanime d'aboutir à la constitution d'un système d'arbitrage permanent.

Les délégués allemands, dont au début de la conférence on redoutait l'opposition, protestent qu'eux aussi sont autant désireux que les autres d'aboutir à cette constitution.

La première commission (désarmement) s'est déclarée contre l'emploi de la balle dite "Dum-Dum", par 18 voix contre 3. Ont voté avec l'Angleterre, l'Autriche et l'Italie.

L'Association des quakers de Londres a envoyé une déclaration d'adhésion à la Conférence.

Cette société fait ressortir le fait que depuis plus de deux siècles les quakers se sont opposés au militarisme et à la guerre, qui sont en contradiction flagrante avec l'enseignememt du Christ.

Six délegués des quakers séjournent à la Haye.

Le mémoire suivant a été adressé à tous les membres de la Conférence:

Nous, les femmes de dix-huit nations réunies dans un seul élan d'espoir et de sympathie, nous venons offrir nos salutations respectueuses à la Conférence en lui exprimant notre foi confiante dans les résultats heureux de ses travaux. Que l'espoir des populations dirigé vers cet endroit, où vous êtes appelés à délibérer de leurs plus hauts intérêts, ne soit pas déçu. Que les maux écrasants, dont l'excès reconnu est la raison d'être de votre réunion, ne soient pas par vous déclarés inguérissables.

Ne faites pas perdre aux peuples accablés la chance propice du moment historique, qui par votre zèle concentré leur peut épargner de longues années d'acheminement douloureux et des étapes cruelles vers un but, que dans le développement naturel de leur civilisation ils doivent atteindre Devant les efforts unis des gouvernements bien décidés à appliquer à la solution du problème: comment garantir aux nations la "Sécurité de la Paix", autant d'énergies et de forces intellectuelles qu'à présent ils en dépensent à les armer les unes contre les autres. Cette solution déjà mûrie par l'histoire. ne tardera pas à s'offrir. Voilà notre conviction et notre espérance!

Déjà les peuples ne se haïssent plus, puisque nous, les femmes, qui sommes la moitié du genre humain, nous nous tendons les mains à travers les espaces encerclant le globe d'un puissant courant d'amour et d'unité!

Nous, qui nous sentons sœurs, nous en appelons à vous pour réaliser l'idéal de la fraternité des nations. Que notre voix, la voix des mères et des sœurs, des filles et des épouses, qui plaide au nom du foyer et de l'enfant, se fasse écouter dans vos délibérations. Donnez nous l'espoir que désormais les conflits des nations ne soient plus décidés sur les champs de bataille, arrosés du sang de nos fils et de nos frères. Faites disparaitre dans le fond du passé, avec le siècle expirant, la souveraineté tyrannique de la Force et saluez le siècle à venir par le couronnement du "Principe du Droit".

Les fanfaronnades de Zola.

M. Zola n'a pas un tempérament de martyr.

La vérité est qu'en fuyant il a eu peur de la prison.

Dans ces conditions, ce n'était pas la peine de faire le crâne, et cependant il ne craint pas aujourd'hui de proclamer que sa fuite avait un tout autre mobile.

Ecoutons ces fanfaronnades dans sa lettre annonçant sa rentrée dans Paris:

«Le 18 juillet 1898 restera, dans ma vie, la date affreuse, celle où j'ai saigné tout mon sang. C'est le 18 juillet que, cédant à des nécessités de tactique, écoutant les frères d'armes qui menaient avec moi la même bataille, pour l'honneur de la France, j'ai dû m'arracher à tout ce que j'aimais, à toutes mes habitudes de cœur et d'esprit. Et, depuis tant de jours qu'on me menace et qu'on m'abreuve d'injures, ce brusque départ a été sûrement le plus cruel sacrifice qu'on ait exigé d moi, ma suprême immolation à la cause. Les âmes basses et sottes, qui se sont imaginé, qui ont répété que je fuyais la prison, ont fait preuve d'autant de vilenie que d'inintelligence.

La prison, grand Dieu! mais je n'ai jamais demandé que la prison! mais je suis prêt encore à m'y rendre, s'il est nécessaire! Il faut, pour m'accuser de la fuir, avoir oublié toute cette histoire, et le procès que j'ai voulu, dans l'unique désir qu'il fût le champ où pousserait la moisson de vérité, et le complet sacrifice que j'avais fait de mon repos, de ma liberté, m'offrant en holocauste, acceptant à l'avance ma ruine, si la justice triomphait. N'est-il pas d'une évidence éclatante, aujourd'hui, que notre longue campagne, à mes conseils, à mes amis et à moi, n'a été qu'une lutte désintéressée pour faire jaillir des faits le plus de lumière possible? Si nous avons voulu gagner du temps, si nous avons opposé procédure à procédure, c'est que nous avions charge de vérité, comme on a charge d'âme, c'est que nous ne voulions pas laisser éteindre entre nos mains la faible lueur, qui chaque jour grandissait. C'était comme la petite lampe sacrée, qu'on porte par un grand vent, et qu'il faut défendre contre les colères de la foule, affolée de mensonges. Nous n'avions qu'une tactique, rester les maîtres de notre affaire, la prolonger autant que nous le pourrions pour qu'elle provoquât les événements, tirer d'elle enfin ce que nous étions promis de preuves décisives. Et nous n'avons jamais songé à nous, nous n'avons jamais agi que pour le triomphe du droit, prêts à le payer de notre liberté et de notre vie».

Tout cela est très joli; mais, en attendant, M. Zola s'est empressé de prendre la poudre d'escampette.

Ce n'est pas un crime de ne pas aimer la prison; mais ce n'est pas une raison pour venir faire ensuite le malin en disant qu'on était prêt à payer de sa liberté le triomphe de son opinion.

M. Zola a le toupet de dire qu'il n'a jamais demandé que la prison.

C'est pour cela qu'il est allé se cacher au fin fond de l'Angleterre, en ayant bien soin même de cacher le lieu de sa retraite.

Il a eu simplement le courage de la fuite.

Les trésors de la mer.

On sait que la flotte turque, composée de quinze vaisseaux de ligne, de deux frégates, de cinq corvettes et de sept bâtiments plus petits, fut détruite en 1770 à Tchesmé, à une certaine distance de Smyrne, par la flotte russe commandée par Alexis Orlof et composée de neuf vaisseaux de ligne et de quelques frégates. On sait aussi que les Russes ne se tirèrent pas tout à fait indemnes de cette mémorable journée. Leur vaisseau-amiral, notamment, coula dans le port même de Tchesmé.

Or, il y a quelques jours, le gouvernement turc passa un contrat avec des plongeurs grecs originaires de Mételin, pour explorer le fond de la mer à Tchesmé. On annonce maintenant que les premiers efforts de ces hardis plongeurs ont été couronnés d'un plein succès. Leurs recherches ont été tout d'abord portées du côté où se trouvait le vaisseau russe, à une profondeur de 30 à 40 mètres. Ce vaisseau, qui y gisait depuis cent trente ans, renfermait un véritable trésor. Les plongeurs en ont retiré 12,000 ducats en or, 20,000 quadruples ducats, un grand nombre d'autres pièces d'or et d'argent, divers ustensiles en cuivre, un encensoir en or, des icones en argent, des plateaux d'argent, des canons portant l'aigle impériale russe, des sabres détériorés par l'eau et des ossements humains. Tous ces objets ont été envoyés par bateau spécial à Constantinople. La part qui revient aux plongeurs du produit de cette première pêche miraculeuse se chiffre par la somme de 276,000 francs, qu'ils ont immédiatement touchée.

Les recherches continuent. On va maintenant explorer les vaisseaux turcs.

Arrivée du contre-amiral J. Watson.

Presse Associée.

Manille, 20 juin, 8 heures du soir Le contre-amiral John C. Watson est arrivé ici aujourd'hui, à bord du transport des Etats-Unis Zafiro venant de Hong Kong. Il a fait flotter son pavillon sur le croiseur des Etats-Unis Baltimore.

Les commandants de tous les navires des Etats-Unis sont allés présenter leurs respects à l'amiral, pendant la journée.

TEMPERATURE

Du 20 juin 1899.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	72	22
Midi.....	92	33
3 P. M.....	90	32
6 P. M.....	88	31

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur

MERCREDI, 21 JUIN 1899.

Old Landing—LOUISE, à 8 A M

Rivière Ohio—JOHN K SPEED, à 5 P M

JEUDI, 22 JUIN 1899

Bas du fleuve—GROVER CLEVELAND 11 A M

Madisonville—LOUISE, à 4 P M

Bayou Lafourche—CHICKASAW, à 5 P M

Bayou Sara—MABEL COMEAUX, à 5 P M

Sunnyside et Bends—VALLEY QUEEN, à 5 P M

St-Louis—HILL CITY, à 5 P M

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 20 juin 1899.

L'étiage à 8 heures A. M.

Stations.	Plus haute eau à la rive, pieds.	Ligne du danger, pieds.	Hauteur, pieds.	Changements dans les dernières 24 h.
St-Paul		14	0.0	0.0
Davenport	10	15	9.7	+0.6
St. Louis	32	30	22.4	—0.1
Cairo	44	45	24.[illegible]	—0.2
Memphis	32	33	18.9	—0.6
Helena	43	42	28.0	—0.3
Vicksburg	44	45	30.9	+0.2
Barbres			23.7	
Rivière Rouge			29.9	
Nile Orléans	9	16	11.3	0.0
Melville		31	27.5	—0.2
Omaha		18	12.4	—0.3
Kansas City		21	19.0	—0.9
Pittsburg	30	22	5.5	+1.0
Cincinnatti	45	50	15.4	—1.8
Louisville		28	7.5	0.0
Nashville		40	3.5	+0.4
Chattanooga	33	33	4.8	—0.6
Fort Smith		22	10.5	—0.3
Little Rock		23	13.5	—1.8
Arthur City		27	16.5	—0.8
Fulton	20	28	18.4	+3.5
Shreveport	21	29	11.8	0.0
Alexandria	32	33	9.1	0.0
Camden	26	39	10.3	—1.7
Monroe		40	2.[illegible]	—0.4

PRONOSTIC

Le Mississippi, au-dessous de Vicksburg, et la rivière Atchafalaya baisseront lentement la rivière Rouge au-dessous de Shreveport changera peu, et a rivière Ouachita au-dessous de Monroe baissera

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 17 Commencé le 1er Juin 1899

Mortel Outrage.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JULES MARY.

DEUXIÈME PARTIE.

SOLDATS DES ALPES.

II

RIVAUX!

(*Suite.*)

Le soir du même jour, — de ce jour d'où datait cette haine, — Marcigny — qui n'avait que la permission de dix heures — arriva par malheur au dernier coup sonnant. Cela fût passé sans observation au poste de police, où l'un de ses camarades avait pris la garde. L'adjudant lui-même eût fermé les yeux. Mais de l'autre côté de la grille, Marcigny se trouva face à face avec le lieutenant Ragon.

—Sergent, faites-vous donc marquer deux jours de salle de police.....

Marcigny murmura, en souriant:

—La guerre!

Il s'effaça, traversa la cour et arriva au pied de l'escalier qui menait à sa chambre, lorsqu'il entendit, derrière, des pas rapides, et une voix qui l'appelait:

—Sergent! sergent!

Il se retourna. C'était "l'homme," tout à l'heure, qui avait puni!.... Mais la punition donnée, "l'officier" avait reparu, s'était demandé, plein d'angoisse:

—Hier, aurais-tu puni le soldat pour une si futile cause?

Alors, brusquement, il avait couru après Marcigny:

—Sergent.... dit-il.... d'une voix étouffée.... sergent.... je lève votre punition....

Et il s'en alla d'un pas hâtif, incertain, qui disait le désordre de sa pauvre âme.

Quelques jours après, le bataillon reçut l'ordre de se préparer à partir pour les manœuvres habituelles dans les Alpes. Il allait, pendant le reste de la belle saison, parcourir les cols, les défilés, les vallées et les pics dépendant du secteur de la défense auquel il était affecté. Il ne rentrerait à Albertville que lorsque la saison en montagne deviendrait mauvaise, et alors seulement seraient désignées les petites garnisons qui, durant l'hiver, iraient protéger les forts perdus sur les hauteurs contre les incursions des maraudeurs ou des espions.

Pierre Ragon n'avait pas revu Marie-Rose.

Un jour, l'avant-veille du départ, il monta au Blanc-Chemin. Certes, il gardait peu d'espoir, mais l'amour l'attirait là. Peu d'espoir, car il n'avait pas été sans remarquer, en ces derniers temps, que toutes les fois que Marcigny avait une heure de liberté, il grimpait la côte de Conflans et se rendait au chalet. Cela, c'était presque tous les jours, excepté quand le sergent était de semaine. Alors qu'une si grande intimité se fût établie, il fallait donc que l'on connût l'amour du jeune soldat, que cet amour fût approuvé par Frédéric et par Michel, et, qui sait? sans doute partagé et avoué par Marie-Rose.

L'incertitude était un supplice trop grand pour Ragon.

Il avait résolu de la dissiper.

Il trouva Marie-Rose seule au salon, travaillant à un ouvrage de femme auprès de la fenêtre ouverte sur la terrasse, d'où l'on voyait s'étaler au loin un admirable panorama de montagnes couvertes de neige éternelle.

Il redoutait d'être reçu froidement.

Elle l'accueillit le visage ouvert, les yeux doux et francs, comme si elle n'avait rien à lui pardonner et comme si rien ne s'était passé entre eux.

Ils parlèrent d'abord du départ prochain des alpins pour la Tarentaise.

Mais, malgré leurs efforts, il y avait une arrière-pensée, une préoccupation, chez elle comme chez lui. La conversation tomba, un silence se fit, plein de gêne.

—Mademoiselle, dit-il tout à coup, partirai-je avec l'espoir que je ne vous laisserai de moi aucune mauvaise pensée....

Elle lui tendit sa petite main dans un élan affectueux:

—Aucune, monsieur Ragon, je vous le jure!

Bien que cette main le brûlât, il aurait voulu la garder un peu plus longtemps, mais elle la retira en baissant les yeux.

Il l'admirait, si jolie, si idéale, toute de charme et de de grâce, comme avait dit le sergent. Il la dévorait d'un regard ardent, chargé d'une passion mortelle.

— Mademoiselle, laissez-moi vous parler en toute franchise. J'ai besoin d'une explication avec vous.

Et sur un geste peureux qui échappait à Marie-Rose:

—Je vous jure que vous n'avez rien à craindre de moi et que je ne sortirai pas du respect profond que je vous dois.... et que j'ai pour vous....

—Parlez donc.....

—Ce que je vous ait dit l'autre jour..... à Chamousset, l'avez-vous oublié?.....

—Non.

Il eut une hésitation visible. Il savait qu'avec ce qu'il voulait dire, il allait jouer son va-tout.

—Me suis-je trompé ce jour-là?.....

Et comme elle ne répondait pas, comme sa physionomie changeait:

—Ou bien aurais-je eu le malheur de dire la vérité?

Elle dit, très bas:

—Que vous importe et de quel droit m'interrogez-vous? Vous prétendez avoir du respect pour moi, et dès les premiers mots vous ne vous en souvenez plus!.....

—Oh! dit-il, se tordant les mains et avec une effrayante expression de désespoir, si vous saviez combien je suis malheureux.....

Elle s'était levée, comme pour le congédier.

—Je vous en supplie, ne me renvoyez pas....laissez-moi encore....

Par pitié, elle resta, mais sans se rasseoir.

Et quittant le salon, elle monta sur la terrasse.

Il la suivit.

—Pardonnez-moi si je ne peux pas contenir, autant qu'il le faudrait, l'expression du sentiment que vous m'avez inspiré....et que vous avez deviné.....

—Monsieur.....

—Il faut que vous m'écoutiez, mademoiselle, que vous m'écoutiez jusqu'au bout...et lorsque vous m'aurez entendu, plus tard du moins si quelque malheur arrive, vous n'aurez pas le droit de prétendre que personne ne vous en avait avertie....

—Que parlez-vous de malheur? Et à qui, parmi ceux que j'aime, peut s'adresser votre menace?

Elle avait relevé le front.

Elle vit qu'il avait le visage bouleversé, les yeux éperdus.

—Parmi ceux que vous aimez, reprit-il avec amertume, il en est deux, qui vous ont servi de pères, pour lesquels, sur un sourire de vous, je verserais volontiers jusqu'à la dernière goutte de mon sang, afin de vous prouver que je vous aime.... Et ce n'est pas un vain mot.... je vous le jure.... Essayez plutôt.... Mais il en est un autre que je suis prêt à haïr de toutes les forces de mon âme.... Et c'est à celui-là que je dirai: Malheur! malheur! s'il se met entre vous et moi....

Elle était effrayée de l'agitation dans laquelle il était.

Elle n'osa ni prononcer un mot, ni faire un geste, dans la crainte de l'irriter davantage. Du reste, que voulait-il? Quels étaient les projets de ce ténébreux esprit?... Quelles violences méditait-il peut-être?

Elle avait intérêt à les connaître.

Il parut cependant s'apaiser, et tout à coup, tremblant de tous ses membres:

—Mademoiselle Marie-Rose, je vous aime follement.... Je ne puis vivre loin de vous, sans savoir que vous serez ma femme....

Il joignit les mains. Il avait parlé très bas, avec une douceur infinie.

Elle n'osat répondre, sachant que toute réponse d'elle serait une blessure.

—Mademoiselle! implora-t-il... est-il vrai que j'ai été assez malheureux pour vous déplaire et pour ne point me faire aimer de vous.

—Je vous plains, dit-elle. je vous plains de tout mon cœur.

—Je ne veux pas être plaint...

Et déjà sa douceur l'abandonnait.

—Laissez moi vous parler comme une sœur le ferait, comme une sœur que vous aimeriez beaucoup et qui vous aimerait comme un frère....

—Ah! oui! oui, comme un frère, dit-il avec ironie.

Et il eut un sanglot nerveux!

Mais aussitôt il redevint maître de lui-même.

—Vous ne pouvez pas douter de mon amitié, puisque, depuis peu de temps, j'ai dû, à plusieurs reprises, vous la prouver en vous pardonnant. Pourquoi ne l'ac-